

C'est toujours un magnifique spectacle que ces grandes solennités dans lesquelles le génie vient communiquer à une assemblée nombreuse, ivre de plaisirs nouveaux, des inspirations brillantes et sublimes. On pénètre dans le temple avec une sorte de respect, et lorsque le dieu parle, à peine ose-t-on même se livrer à l'enthousiasme, tant on a peur de perdre quelques accens de sa lyre. L'immense salle de l'Opéra était très belle à voir; les premiers sons de l'orchestre ne s'étaient pas encore fait entendre, et déjà cependant les spectateurs semblaient écouter. Une curiosité avide avait, il est vrai, percé le mystère qui entoure d'ordinaire les répétitions; on savait qu'on allait entendre un chef-d'œuvre; mais il y a une inquiétude vague dans l'attente d'un plaisir même certain, et cette inquiétude se manifestait sur tous les visages; peut-être même s'y mêlait-il une crainte réelle: il est toujours dangereux de prôner d'avance un ouvrage: les imaginations se montent, et malheur à l'auteur s'il n'a point eu assez de génie pour s'élever même au-dessus du beau idéal que les spectateurs ont conçu.

Enfin le signal est donné. A un murmure confus et rapide succède le silence. Tout l'orchestre se tait. Le violoncelle seul chante. Ses accens graves, pleins et sonores, ont retenti dans toutes les ames. Le chant est simple et plaintif. Bientôt un air plus vif se fait entendre: c'est une conversation spirituelle et coquette entre une flûte et un hautbois. Cet air est empreint de la couleur locale, et le compositeur a su rappeler ce qu'il y a de triste et de sauvage tout à la fois dans le chant des montagnes, sans cependant copier les éternelles modulations que nous avons jusqu'ici entendues. Après cette imitation naïve des jeux des bergers le mouvement change. A la romance succède l'allegro, vif, rapide, entraînant. Le spectateur est électrisé, et pendant que l'orchestre fait entendre les cris de liberté et l'enthousiasme du triomphe, des applaudissements mille fois répétés couvrent les dernières phrases de cette ouverture, qui pourra être citée comme une des plus belles que Rossini ait composées.

Voilà le rideau levé. Ce serait le moment sans doute de présenter l'analyse du poème, car c'est une vieille habitude de lui donner le pas sur la musique; mais comme les innovations sont toujours bonnes à quelque chose, et que dans un opéra, la musique me paraît, quoi qu'on en puisse dire, la partie principale, je ne parlerai du poème qu'autant qu'il le faudra pour rendre les intentions musicales. Ce que le musicien demande au poète, ce sont des situations. J'indiquerai donc surtout les situations sur lesquelles s'est exercé le génie de Rossini. D'ailleurs, qui ne connaît pas le sujet de *Guillaume Tell*, ses projets, ses démarches, ses tentatives, et enfin le grand succès qui couronna ses efforts? Pour l'intelligence de ce qui va suivre, il suffira de dire que MM. de Jouy et Bis, auteur des paroles, ont jeté dans leur opéra une princesse Mathilde qui a le rôle le plus froid et le plus inutile qu'on puisse imaginer. Cette princesse Mathilde est tendrement aimée d'Arnold, fils de Melctal [Melchtal]. Arnold est un berger, mais *l'amour ainsi que la nature ne connaissent pas ces distances là*; et si la passion de la princesse n'est guère vraisemblable, elle n'en donnera pas moins lieu au musicien de nous enchanter et de prouver à quelques-uns de ses détracteurs que lui aussi sait faire de la musique dramatique.

Revenons à l'opéra. Le chœur d'introduction a succédé à l'ouverture. Ce chœur est habilement coupé par des solos de basse et de ténor. On a surtout remarqué une barcarole charmante, *Accours dans ma nacelle*, qui y est encadrée, et dont le refrain est accompagné par un chant de basse large et sévère. Il y a là un contraste que la musique fait bien ressortir, entre l'insouciance du pêcheur, auquel Alexis Dupont prête sa voix pure et flexible, et l'air rêveur et triste de Guillaume Tell (Dabadie), qui mérite sans cesse la liberté de sa patrie. Le duo suivant, *Mathilde, idole de mon âme*, entre Tell et Arnold, fils de Melctal [Melchtal], représenté par Nourrit, est d'une harmonie délicieuse. Arnold aime la princesse Mathilde. Tell veut l'entraîner dans ses projets; il résiste. Ses hésitations, sa passion, son entraînement presque involontaire lorsque le souvenir de celle qu'il aime revient à son esprit: tout est admirablement reproduit par le grand artiste. A la voix mélodieuse d'Arnold se marie la voix mâle et énergique de Tell; ses accens sont passionnés aussi, mais c'est la liberté qui l'échauffe. Ce duo, qui a produit un très grand effet, est terminé par un chœur dans lequel Rossini a jeté des phrases sublimes, et qui rappelle tout ce qu'il y a de plus dramatique dans la musique de Gluck. On a surtout remarqué une rentrée fort bien exécutée par Dabadie.

A peine les spectateurs avaient-ils repris haleine, que le final vient mettre le comble à l'enthousiasme. On sent qu'il est impossible de juger après une représentation, si ce n'est par son effet général, d'un morceau aussi vaste dans lequel la science de Rossini brille de tout son éclat; je me contenterai donc de dire que jamais peut-être l'admiration n'a été plus vivement excitée: il y a là Beethoven, Rossini et Mozart tout entiers.

Je n'ai parlé dans le premier acte que de morceaux principaux. Les airs de danse, une tyrolienne charmante, et des effets de cor, doivent être cités comme accessoires qui feraient la fortune d'un opéra ordinaire. Devant des merveilles, les simples beautés s'effacent en quelque sorte.

Il semblait qu'après ce premier acte, il était difficile de soutenir l'enthousiasme; cependant le second acte a produit plus d'effet encore; il m'a paru beaucoup plus beau: il est vrai que des danses ennuyeuses, parce qu'elles sont trop longues, ne viennent point distraire l'attention.

Au moment où le rideau se lève, les cors font retentir dans les bois des airs de chasse qui sont repris par les chœurs. Un grand tumulte règne sur la scène; les officiers de Gessler [Gesler] courent à cheval le daim effrayé; cette agitation de la musique donne à tout ce spectacle un air de vie; c'est une scène de nature. Cependant la chasse s'éloigne, et une pastorale annonce l'arrivée des bergers. Ici tout est calme; les brebis toutes craintives traversent timidement le théâtre; la musique de Rossini les rassure; c'est une musique champêtre, simple et naïve comme les chants des bergers. Peu à peu et à l'aide de transitions heureuses, le spectateur est conduit à un duo charmant. Matilde [Mathilde] s'est séparée des chasseurs. Ce bruit, cette activité de la chasse conviennent peu à ses pensées d'amour; elle cherche, elle trouve la solitude, et elle l'invoque dans une romance pleine // 2 // de sensibilité et de fraîcheur qui convient à merveille à la voix si douce, si tendre de M^{me} Cinti [Cinti-Damoreau].

Arnold, conduit sans doute par cette sympathie [sympathie] si favorable aux amans, arrive aux pieds de Matilde [Mathilde]. Si j'excepte le duo de Mozart dans *Figaro* et dans *Don Juan* [*Don Giovanni*], je ne crois pas qu'on ait jamais exprimé avec plus de naturel les craintes, les espérances, les tourmens de l'amour.

Cependant Arnold est resté seul; ici commence la scène du serment. Tell, qui a saisi Arnold qui s'attache à ses pas, le surprend et lui reproche sa passion et ses incertitudes. Celui-ci résiste il veut finir la Suisse, il ne cèdera point aux sollicitations de Tell, mais fuir la Suisse, il ne cèdera point aux sollicitations de Tell, mais Werner [Walter] arrive. Lui aussi il conspire, et il annonce au fils de Melctal [Melchtal] le malheur de son père et le crime de Gessler [Gesler]. Arnold s'évanouit, mais bientôt il s'éveille ivre de vengeance et les trois citoyens prononcent le serment que déjà Staube [Steuben] a immortalisé, et que Rossini immortalisera à son tour. Admirable trio! entendez-vous ces plaintes d'Arnold ce chant où se trouve empreint toute la tendresse filiale, comme il contraste avec la voix de Tell et de Warner [Walter] (Levasseur). D'un côté, les accens timides de l'amour; de l'autre, les accens fins et énergiques de la liberté encore sauvage. Bientôt les voix se confondent dans un sentiment commun, sentiment sublime, pur d'égoïsme et de tout intérêt personnel.

Il est difficile de donner ici au lecteur une idée de la beauté de la musique et de sa puissance sur l'âme des spectateurs. Cependant la verve entraînant du compositeur ne l'a point encore abandonnée après ce magnifique élan de son génie. A trois fois le son du cor se fait entendre dans l'éloignement; ce sont les confédérés qui se rendent dans le lieu que Guillaume Tell leur a désigné. Chaque canton exprime dans un chœur les sentimens qui les animent. Celui-ci, intrépide, tout prêt à combattre, fait entendre des chants guerriers; celui-là, plus timide, chante aussi mais à demi-voix; il semble qu'il voit encore rôder autour de lui les satellites du tyran. Tell explique ses projets, et surmonte les résistances, il fait passer son ardeur dans tous les cœurs. Tous pensent, parlent en tumulte, et la musique exprime l'agitation, les incertitudes, l'intrépidité de ces bergers devenans dans un moment des citoyens vengeurs de leur patrie.

Le premier et le second acte, qui sont fort longs, contiennent les plus grandes beautés de nouvel ouvrage de M. Rossini. Cependant il faut citer dans le troisième les chœurs. Un air que chante Dabadie: *Reste immobile*, et le final qui m'a paru aussi beau que le premier.

Quant au quatrième acte, le compositeur n'ayant trouvé dans le poème aucune situation, n'a rien eu à exprimer. On n'a remarqué dans ce quatrième acte qu'un chœur assez court chanté par les conjurés. Soit que l'attention ait été trop fatiguée, soit que véritablement la verve du compositeur ait été épuisée, il est certain que le quatrième acte a produit peu d'effet.

L'exécution n'est pas très satisfaisante. Les chanteurs plus d'une fois ont été écrasés; on aurait dit des pygmés, voulant s'élever à la hauteur d'un géant. Peut-être sous ce rapport les représentations suivantes

laisseront-elles moins à désirer. J'en dirai un mot, car je ne me crois pas quitte envers M. Rossini.

Il n'y a que des éloges à donner au directeur pour la mise en scène; les costumes et la magnificence des décorations. Je lui donnerai même des éloges pour les ballets, s'ils étaient moins ennuyeux, et s'ils ne venaient pas détruire les illusions auxquelles le spectateur se prêtait volontiers, à l'aspect des lacs, des montagnes, des bergers et des bergères.

COURRIER DES TRIBUNAUX, 6 août 1829, pp.1-2.

Journal Title:	COURRIER DES TRIBUNAUX
Journal Subtitle:	JOURNAL DE JURISPRUDENCE ET DES DÉBATS JUDICIAIRES.
Day of Week:	Monday and Thursday
Calendar Date:	6 AOUT 1829
Printed Date Correct:	Yes
Volume Number:	N°840
Year:	1829
Series:	None
Pagination:	3
Issue:	Jeudi 6 août 1829
Title of Article:	FEUILLETON (5 AOUT).
Subtitle of Article:	ACADÉMIE ROYALE DE MUSIQUE. Première représentation de Guillaume Tell, opéra.
Signature:	None
Pseudonym:	None
Author:	None
Layout:	Internal text
Cross-reference:	None